

Recueil
2005
2006



SOMMAIRE

Hier et Aujourd'hui.....	page 3
Le couvercle.....	page 4
La plaine.....	page 5
La pierre d'écriture.....	page 6
Ennui en réunion.....	page 7
Alexandrins libertaires.....	page 8
Amour digital.....	page 9
Écrans géants sur la place.....	page 10
Odeurs.....	page 11
Le vieux chiffonnier.....	page 12
L'homme à la cravate bleue.....	page 14
Le bonheur.....	page 16
Un lundi.....	page 17
La première fois.....	page 18
Incendie.....	page 19
En ce temps-là.....	page 20
Petit déjeuner en déconfiture.....	page 21
Laurence.....	page 22
Voie ferrée.....	page 24
L'art de perdre son temps.....	page 25
Le miel de la vie.....	page 28
Un ange déchu.....	page 30
L'idiot du village.....	page 32
Le septième jour.....	page 34
Les lumières de la plaine.....	page 35
La lettre.....	page 36
Dans les nuages.....	page 38

Hier et Aujourd'hui

Le temps a passé :
Le temps d'un soupir,
D'une pensée...
Hier,
La terre était gelée,
Dans sa gangue de glace
Figée.
Aujourd'hui,
Elle est chaude,
Vibrante,
Foisonnante ;
Le blé qui blondit
Et l'herbe dense
Bruissent de milliers d'existences,
Fugaces,
Éphémères,
Comme ce mois de juin,
Si riant, si chantant,
Qui mourra demain...
Rien ne sera plus comme aujourd'hui,
Le ciel aura changé
L'eau aura coulé
Le temps aura passé
C'est la vie...

Le couvercle

Un couvercle gris pèse sur le monde
Immobile
Pas un souffle
Plus de ciel
De nuages ou de lumière
Plus de relief
La vie se fond
Dans des contours incertains
Même les souvenirs
Semblent se diluer
Dans cet horizon informe.

La plaine

La grande plaine rase
Immense, interminable;
Le chemin boueux, glissant,
Coupe tout droit entre les champs dénudés...
Le ciel de plomb si bas, si triste
Et le froid de décembre
Qui étend sa morsure...
Le jour hésite, si pâle, si faible...
La nuit gagne en certitude,
Le clocher se dilue dans le lointain...
Et la chienne court devant,
Ivre de mouvement;
Et c'est à peine si j'entrevois
Tout près du petit bois
L'éclair roux de son pelage,
Zébrer encore le paysage.

La pierre d'écriture

La pierre d'écriture,
Lorsqu'on la frotte avec un petit morceau de soie
A la lueur du clair de lune
A cette étrange propriété
De faire s'envoler des milliers de mots qui scintillent
Dans la lumière argentée
Et qui, légers dans le souffle de la nuit,
Dansent comme des confettis...
Ils éclairent notre chemin
Dans les ténèbres de la pensée.

Ennui en réunion

Délaissant un peu la routine,
S'il te plaît donne-moi un signe !
Tu le sens bien, la vie s'éteint,
Pour l'homme qui ignore ses mains.

C'est bien comme dans les vieux films,
Les rayures sont des traces infimes,
Le temps passant, l'envie s'épuise...
Un jour l'espoir n'est plus de mise.

Entassé dans un secrétaire,
Le courrier a pris du retard.
Faut-il donc penser au départ ?
Dans ma vie, je ne sais que faire...

Chennevières, le 17 mars 2005

Alexandrins libertaires

La liberté est souvent un luxe inutile,
Un objet encombrant remisé au grenier,
Longtemps oublié sous tant de choses qu'on empile,
Jaunie et défraîchie comme ces vieux papiers...

Mais il suffit qu'un beau jour on en ait besoin
Pour qu'on craigne de l'avoir à jamais perdue...
On aurait sûrement dû en prendre plus de soin,
On la pensait acquise, on nous la croyait due...

Le monde change dans le bruit et la violence,
Les fanatiques crient leur haine et leur colère,
J'ai peur des terribles imprécations qu'ils lancent,
De leurs menaces souvent prises à la légère...

Sur la Terre en fureur où les hommes sont fous,
Les vieux tyrans attendent le train du pouvoir
Sur le long quai désaffecté au bout de tout,
Et nous pleurerons sur la noirceur du Grand Soir...

Poissy, le 24 mars 2005

Amour digital

Je suis amoureux d'un fantôme,
Son visage m'est inconnu,
Elle et un esprit, c'est tout comme,
Seules ses pensées sont à nu.

J'ignore tout d'elle, sa voix,
Son nom, son visage, son corps,
Et pourtant je porte ma croix ;
De me répondre, je l'implore.

Je suis triste quand elle se tait,
Quand d'elle je ne reçois rien ;
Je me demande où elle était,
Alors que d'elle je ne sais rien.

Juste des signaux numériques
Voyageant sur les fils ténus
Du long réseau téléphonique
Existes-tu ? Je ne sais plus...

Poissy, le 27 mars 2005

Écrans géants sur la place

Sur la grande place, du marbre et des fontaines,
Des magasins de luxe aux devantures pleines.
Sur le côté, vers le parc, les écrans géants ;
Les images défilant, scintille le néant.

Ceux du comité hygiène et sécurité
Ont ramassé le mendiant qui, depuis l'été,
Revenait toutes les nuits dormir sur la place :
Dans sa barbe grise, des paillettes de glace.

Les rues sombres, à deux pas des vitrines qui brillent,
Grouillent de gros rats et sont fermées par des grilles;
Dans les taudis misérables à demis détruits
S'entassent les pauvres qui meurent sans un bruit.

La place illuminée, la fête continue ;
On les a refoulés les enfants aux pieds nus :
Les haillons peuvent effrayer la foule assemblée
Qui regarde avec envie les princes attablés.

Chennevières, le 8 avril 2005

Odeurs

L'odeur de la terre chaude qui reçoit sa première pluie,
L'odeur du genêt mouillé dans le chemin qu'on suit le long de la
rivière,
L'odeur de la menthe que le pied a froissée,
L'odeur des écorces humides et des pommes de pin du petit bois,
L'odeur de la ferme près de la maison quand on rentre,
L'odeur de la soupe de légumes qui cuit quand on pousse la
porte,
L'odeur du café qui coule goutte à goutte,
L'odeur du fagot de brindilles qu'on a mis dans le feu,
L'odeur de la cheminée qui pétille,
L'odeur de l'armoire avec son linge blanc,
L'odeur de l'escalier ciré qui monte au grenier,
L'odeur de cette vieille malle qu'on vient d'ouvrir,
Et le goût de cette larme qui roule à ce souvenir...

Chennevières, le 24 avril 2005

Le vieux chiffonnier

Je suis le vieux chiffonnier,
Celui que tous ont renié,
Fouillant désespérément
La décharge aux sentiments.

Je pousse ma carriole
Au milieu des casseroles
Rouillées, percées, cabossées,
Et des jouets délaissés.

Beaucoup de morceaux d'amour,
Des paillasses éventrées,
Et des lambeaux d'amitié,
Se meurent sous le ciel lourd.

Aujourd'hui ils jettent tout...
Se moquant de réparer,
Très fiers de leur vie de fou,
Ils ne savent rien garder.

Au milieu des détritux,
Des billets doux déchirés,
Des sourires piétinés,
Dans des traînées de vertus...

Comme du chiendent, des orties,
Les mensonges prolifèrent
Sur les restes décatis
Des vieux amoureux en guerre.

Chennevières, le 16 juin 2005

L'homme à la cravate bleue

Méfiez-vous de l'homme à la cravate bleue,
Chemise et mains blanches, costume impeccable,
Il prétend réécrire les règles du jeu
Et vous prédit un nouveau monde formidable.

Jamais un mot plus haut que l'autre, l'air très sérieux,
Il vous a fait la leçon sans en avoir l'air...
Jamais il ne parle du malheur ou des vieux,
Ni n'évoque la pauvreté ou la misère...

Il prétend vous faire oublier tous vos soucis,
Le roi des marchands de miroirs aux alouettes,
Sa Majesté des doreurs de pilules aussi,
Comme au zoo il vous jette des cacahuètes...

Il règne sur tous les beaux écrans qui scintillent,
Sur ce qui paraîtra et ce qui est paru.
Sur les ondes, les enseignes et tout ce qui brille,
Sur les grandes affiches collées dans vos rues.

Vous deviendrez vite de beaux robots heureux :
Il vous dépouille de vos rêves et de vos joies,
Dans un confort douillet vous endort peu à peu,
Avec l'Euro pour seul dieu et pour seule loi...

Chennevières, le 30 août 2005

Le bonheur

Le bonheur est comme cette pêche dorée,
Gorgée de soleil,
Qui resplendit dans la douce lumière d'un matin d'été...
Elle a l'air tellement juteuse, tellement sucrée, tellement
veloutée !
Elle est tellement riche de mille promesses...
Elle semble à portée de main...
Mais, sur la pointe des pieds,
Main tendue vers le ciel,
On est trop petit...
Oh, il s'en manque de si peu...
On ne renonce pas pourtant :
On va chercher un escabeau.
Mais le marchepied n'est pas stable,
Dans la terre molle, au pied du pêcher...
Le temps de le caler avec des pierres plates,
Le feuillage épais de l'arbre a dissimulé le beau fruit
Qui semble déjà n'être plus qu'une illusion...

Chennevières, le 27 septembre 2005

Un lundi

C'était un lundi
Un jour gris
Peut-être pas si gris après tout
Sans doute y a-t-il eu ici ou là un rayon de soleil,
Au cours de la réunion,
Je me souviens avoir eu chaud dans le dos à un moment donné...
Dedans c'était gris pourtant
Les gens faisaient grise mine
Ils parlaient avec, au bord des lèvres,
Comme un écœurement de vivre,
Comme un dégoût des autres et d'eux-mêmes...
Ils se cachaient derrière des mots techniques,
Des phrases toutes faites et des formules creuses,
Une réunion banale d'un lundi ordinaire,
Un lundi qui sentait l'automne.

Chennevières, le premier octobre 2005

La première fois

La première fois où j'ai crié
La première fois où j'ai souri
La première fois où j'ai marché
La première fois où j'ai eu mal
La première fois où j'ai eu peur
La première fois où j'ai été seul
La première fois où je suis allé à l'école
La première fois où j'ai vu la mort
La première fois où je me suis masturbé
La première fois où j'ai embrassé une fille
La première fois où j'ai fait l'amour
La première fois où j'ai eu envie de mourir
La première fois où j'ai entendu crier mon enfant
La première fois où j'ai eu peur pour lui
La première fois où il est allé à l'école
La première fois où il a ramené une fille à la maison
La première fois où j'ai retrouvé la liberté
La première fois où j'ai arraché mes chaînes
La première fois où j'ai compris ce que voulait dire le mot
liberté...

Chennevières, le 5 octobre 2005

Incendie

Ta fureur,
Ta colère,
Ta violence,
Quelques jours contenues,
Ont explosé au début de la nuit...
Jour après jour ,
Chatte puis hyène,
Brandissant
Tour à tour
Carotte ou bâton,
Douceur ou menace,
Chaud ou froid...
Voyant que rien n'y faisait,
Tu as rallumé les incendies
Qui illuminent les terrains vagues,
Dévastés par ta haine,
Qui font trembler les tours blafardes
D'une dansante lueur de mort,
Dans les banlieues froides de ton cœur...
Il y avait un peu de sang sur ma lèvre,
Et beaucoup d'horreur dans mes yeux...
Tu voulais l'affrontement,
Le verre brisé,
Les coups, les cris,
Les cendres et la douleur,
Pour mieux crier ensuite,
A l'injustice et au malheur.

Chennevières, le 6 novembre 2005

En ce temps-là

Plus aucune place pour le hasard,
Ils vivaient dans leurs cases et à l'écart.
Il ne fallait plus du tout se toucher,
Le corps suspect comme un linge tâché.

L'amour, il y a longtemps, c'était gratuit :
Jeu de hasard pour un destin fortuit ;
Dès lors, il se payait comme le reste,
Rien ne s'échangeait plus, ni mot, ni geste...

Sur les murs s'affichaient leurs nouveaux dieux,
Des banderoles flottaient dans leurs cieux,
Qui n'étaient plus bleus depuis bien longtemps,
Mais illuminés comme au bon vieux temps.

A la minute on vendait le bonheur,
Prenez une bonne heure n'ayez pas peur !
Si vous ne pouvez pas payer d'un coup
Pensez au crédit étudié pour vous !

Ils traversaient la vie et ils savaient
Que le pire crime qui existait,
C'était surtout de pas paraître heureux :
Une nouvelle ère s'ouvrait à eux...

Chennevières, le 18 janvier 2006

Petit déjeuner en déconfiture

Les amants d'un soir se levèrent,
Délicate posture,
Les draps froissés, en l'air,
Comme une signature,
Un linge oublié sur le sol,
Comme une rature.
Elle avait presque oublié son nom
Ah si ! Il s'appelait Arthur !
Pauvre rescapé
D'une sinistre filature...
Il versait le café dans sa tasse quand,
Elle lui demanda la confiture :
Il lui tendit le pot poisseux d'un geste vague,
Comme une imposture.
Son regard lourd accrocha
Un peu de pourriture,
Du moisi bleu sur le pain de mie,
Sorte d'investiture...
Elle faillit s'excuser, confuse,
Mais ils se turent
Dans le lourd silence,
De ce petit déjeuner en déconfiture.

Chennevières, le 3 février 2006

Laurence

Laurence,
Fille du vent, du sable et de l'espace,
Je t'aime depuis longtemps ;
Depuis toujours je t'attends ;
Tes longs cheveux dorés
Enveloppent mes nuits d'une douce lumière,
Comme les lueurs dansantes des flammes sur la grève,
D'où appareillent les navires fous de mes rêves ;
Tes yeux qui brillent
Les accompagnent,
Pierres précieuses de mes songes,
Miroirs de mon âme ;
Il me semble sentir sur ma peau
Le souffle chaud de ta bouche
Quand sur ma couche
Tu t'allonges :
Et le goût de pain d'épice de ta peau
Sur ma langue me trouble tant...
Tu ne peux imaginer pourtant
A quel point j'aimerais être près de toi,
A quel point j'aimerais
Te toucher, te caresser,
Te presser contre moi,
Sentir tes courbes épouser les miennes, ivre
De me rapprocher de ton corps libre,

Chuchoter à ton oreille les mots les plus doux,
Les plus sucrés, les plus chauds, les plus fous...
Laurence, je t'aime tant,
Je te désire tant,
Que je ne peux plus attendre :
Chaque minute, chaque lieue qui nous sépare
Est un long tunnel noir,
Sinistre dortoir,
Précipice vertigineux,
Gouffre amer, sombre et haineux ;
Chaque endroit où tu n'es pas
Dégouline de solitude,
De la joie sonne le glas ;
Ma maison sans toi est glaciale,
Ce n'est même plus ma maison,
C'est un hall de gare désert...
Viens, Laurence, viens,
Je t'attends, je t'en prie !
Viens réchauffer mon cœur,
Ne me laisse pas dans l'oubli,
J'ai trop peur.

Poissy, le 14 février 2006

Voie ferrée

L'odeur m'envahissait,
Dans le train qui glissait
Sur les rails d'acier bleu,
Odeur d'huile et de feu;

Graisse chaude, étincelles,
Longs tunnels, passerelles,
Voies luisant sous la pluie
Près du centre de tri...

Passants, fantômes noirs,
Spectres de la mémoire,
Chocs métalliques sourds
D'un voyage au cœur lourd.

Chennevières, le 28 février 2006

L'art de perdre son temps

Perdre son temps, c'est tout un art.

L'art de perdre son temps
N'est certes pas à la portée de tout un chacun ;
Car chaque fois qu'on croit l'avoir perdu, son temps,
Toujours, il nous rattrape.

Lui, le temps, il vous retrouvera toujours,
Même si vous croyez l'avoir perdu...
Mais, malheureusement, ce n'est pas réciproque du tout :
Comme disait mémé Doudou,
Le temps perdu ne se rattrape jamais.
Et c'est bien vrai que le temps que vous avez perdu,
Vous ne le retrouverez jamais.
Par contre, lui, le temps, il vous rattrapera toujours.
Faites-lui confiance :
Où que vous soyez,
Même parfaitement caché,
Il vous retrouvera.

Le temps, il nous retrouve toujours,
Même si on arrive à ne plus penser à lui
Même si on s'est soûlé de vin, d'amour ou de poésie...
Au réveil, il sera là,
Aux aguets, prêt à bondir pour nous rejoindre,
Il sera là...

Perdre son temps, c'est un peu comme gagner sa vie.
Ce n'est pas simple de gagner sa vie...
Surtout qu'en essayant de la gagner,
Souvent on la perd.
Et même qu'on perd son temps à gagner sa vie ;
Et puis on ne gagne pas sa vie en perdant son temps.
On ne gagne pas non plus sa vie en jouant à la Roulette,
Et perdre son temps, c'est comme jouer au Casino,
Plus la mise est importante,
Plus le réveil nous plonge dans la souffrance...

Ah oui, mais si, et seulement si,
On a vraiment perdu son temps...
Ah oui !
Mais comment le savoir ?
C'est pour ça que c'est beaucoup plus compliqué que la roulette !
Parce que le temps,
On ne sait jamais si on est en train de le perdre vraiment :
Pour certains, oui
Pour d'autres, non,
Il y a ceux qui courent tout le temps,
Sans savoir vraiment où ils vont
Et il y a ceux qui restent sur place,
En croyant savoir où aller.

Il y a ceux qui disent que le temps c'est de l'argent,
Ceux qui disent qu'ils ont tout leur temps,
Ceux qui disent que le temps n'a pas d'importance
Ceux qui chantent que le temps ne fait rien à l'affaire
Et ceux qui péremptoires concluent
Qu'il y a un temps pour tout.

Quand d'autres pleurent, les plus nombreux aujourd'hui,
Qu'ils n'ont le temps pour rien...
Qu'ils n'ont plus le temps de rien.

Mais les uns et les autres, tous autant qu'ils sont,
Ils seront balayés par le temps,
Et avec eux leurs regrets et leurs espoirs
Car comme disait le poète chanteur
Avec le temps va, tout s'en va,
Avec le temps...

Chennevières, le 10 mars 2006

Le miel de la vie

Le sourire de ma fille,
La petite main dans la mienne
D'un enfant qui marche à mes côtés,
Cet éclat de rire avec un inconnu,
Le regard d'une belle passante,
Le sein entrevu dans l'ouverture du chemisier,
Cette belle journée de printemps
Après un long hiver gris,
Ce baiser volé,
Cette étreinte furtive,
Ce coup de fil,
Les mots de mon fils,
Ce verre de vin,
Cette impression fugitive d'être un type bien,
La lettre imprégnée de ton parfum,
Les yeux de ma chienne, de velours sombre,
Où il y a tout l'amour du monde
Et sa grosse patte qu'elle pose dans ma main,
Et le canard qui s'envole en ridant la surface lisse de l'étang,
Ce rayon de soleil qui me réchauffe tant,
Ces arbres qui s'illuminent d'une belle lumière dorée,
Cette odeur de soupe chaude quand je pousse la porte,
Ce feu qui flambe dans la cheminée,
Et le thé brûlant dans ma main gelée,
La chaleur de ta main,
La douceur de ta peau,

De tes caresses,
La fièvre de tes baisers,
Cette chambre ensoleillée
Où l'on vient de faire l'amour,
Les copeaux du bois qui s'envolent sous la morsure du rabot,
Les yeux de l'enfant qui vient de comprendre,
L'odeur de l'armoire et du parquet qui craque,
Les trésors de la malle au grenier
Et les récoltes dans les vieux paniers,
Cette route qui se déroule vers l'inconnu,
Cette rivière qui murmure au petit matin,
Le jour qui se lève et les premiers rayons du soleil,
Les murs blancs d'un village du midi,
Cette gorgée d'eau fraîche un jour de chaleur,
Ces accords de guitare un soir d'été,
L'amour que je lis dans tes yeux,
Ce rêve si doux où tu m'aimais aussi,
C'est tout cela le miel de la vie.

Chennevières, le 22 mars 2006

Un ange déchu

Les oiseaux et les fleurs me parlaient,
Les chevaux me regardaient avec douceur,
La beauté m'accompagnait comme une sœur,
Toute entière la nature m'enveloppait...

Dans la prairie, sous le ciel étoilé,
Pieds nus dans l'herbe mouillée,
Seul humain alentour, j'étais aux anges,
Comme un animal, j'étais un ange...

Dans la grande ville une fois revenu,
Mes yeux éblouis de lumières crues,
Dans les rues animées où les gens se bousculent,
Je sens la main glacée de la solitude...

La ville ne tient jamais ses promesses,
Les affiches étalent des paires de fesses,
Les lumières qui brillent mentent sans vergogne
Et les chiens des sans-abri grognent...

Je n'entends plus que les rires grinçants,
Je ne vois plus que des gestes indécents,
J'ai peur de la grossièreté de mes semblables,
Je sens en moi monter une angoisse palpable...

Sous les vitrines luxueuses et scintillantes,
Les murs gris dégoulinent de misère
Et les vagues reflets de pauvres hères
S'irisent dans des flaques malveillantes...

Les lumières qui brillent mentent sans cesse,
La grande ville ne tient jamais ses promesses...
Dans ses rues grouillantes une fois revenu
Je me sens comme un ange déchu.

Chennevières, le 3 mai 2006



L'idiot du village

Dans la cour de l'école,
Je suis l'idiot du village,
Celui dont on se moque,
Celui qu'on ne choisit jamais
Quand on fait les équipes du ballon prisonnier,
Celui qu'on adore faire pleurer,
Pour mieux en rire...

Dans la classe,
Je suis l'idiot du village,
Celui que le prof méprise,
Celui dont il lit les copies
Pour faire rire les autres,
Celui qu'on cite toujours en exemple
Quand on parle de cancre,
De déchet, d'abruti, d'incapable...

A l'usine, au bureau,
Je suis l'idiot du village,
Celui qu'on ignore,
Celui qu'on évite,
Celui qui ne proteste jamais
Et à qui l'on refile
Tous les sales boulots...

Dans la famille,
Je suis l'idiot du village,
Celui qui fait pitié,
Celui à qui on fait envie,
Celui dont on rigole en douce et
Qui n'ose jamais se plaindre,
Celui qu'au moindre faux pas on accable...

Au centre de rééducation,
Je suis l'idiot du village,
Celui qu'on rosse pour se défouler
Celui qu'on vole, celui qu'on maltraite,
Celui qu'on humilie
Et qui se fait toujours rabrouer par les éducateurs
Les rares fois où il ose se plaindre...

Partout sur cette planète,
Partout où il y a des hommes,
Alors même que les villages meurent,
On retrouve toujours un sans-grade,
Un exilé, un méprisé, un ignoré,
Un délaissé, un humilié, un immigré
Un laissé pour compte,
Un pauvre type
Bref, un idiot du village...

Chennevières, le 11 mai 2006

Le septième jour

Le premier jour,
elle a bu son café en me racontant sa vie,
Le deuxième jour,
elle a bu son café en me caressant la main,
Le troisième jour,
elle a bu son café en me parlant de tout et de rien,
Le quatrième jour,
elle a bu son café en regardant sa petite cuillère,
Le cinquième jour,
elle a bu son café les yeux dans le vague,
Le sixième jour,
elle s'est brûlée en avalant trop vite son café,
Le septième jour,
elle n'a pas bu son café : à mon réveil, elle était déjà partie.

Chennevières, le premier juin 2006

Les lumières de la plaine

Vers les lumières de la plaine
Mes pas me guident en essayant
De me dépouiller de la haine
Et d'oublier les gens brillants.

Je commence à voir les tipis
Qui se dressent sous les étoiles,
Les lueurs des feux en épis,
Les fumées dont le ciel se voile.

Avec le peuple de la plaine,
Et pour le reste de mes jours,
Peu à peu j'oublierai mes chaînes
Dans le dénuement et l'amour.

Je dévale les pentes rocheuses
Tout en courant à perdre haleine
Abordant la vallée herbeuse
Vers les lumières de la plaine.

Chennevières, le 8 juin 2006

La lettre

Le jour où la lettre arriva,
Il était bien trop tard pour moi ;
Las de te désirer autant,
J'étais parti depuis longtemps.

La lumière du jour plutôt
Que cette vieille lune noire...
Elle serait arrivée plus tôt,
Je n'aurais pas perdu espoir.

J'aurais tant désiré avoir
Des nouvelles de toi pour croire
Encore à d'autres lendemains,
Sentir la chaleur de ta main...

J'avais tellement espéré,
Longtemps éveillé chaque nuit,
Ces quelques feuillets griffonnés
Qui auraient vaincu l'ennui.

Au lieu de cela ton silence,
Et comme une ultime violence,
La triste agonie de ma chance,
Et la fin de mon espérance...

L'espoir est mort à petit feu,
Au fil des jours et peu à peu,
J'étais déjà trop loin de toi,
Le jour où la lettre arriva...

Chennevières, le 16 juin 2006

Dans les nuages

Quand j'étais petit,
Ils me faisaient rire,
Les hommes qui avaient la tête dans les nuages...

Quand j'ai grandi un peu,
J'ai cru qu'ils étaient fous,
Les hommes du royaume des nuages...

Quand j'ai grandi encore un peu plus,
J'ai été fasciné
Par ceux qui avaient la tête dans les nuages...

Lorsque je suis devenu sérieux,
Je les ai regardés avec condescendance,
Je les ai trouvés irresponsables ;

Ils me semblaient inconséquents,
Et j'ai commencé à les plaindre,
Ceux qui avaient la tête dans les nuages...

Aujourd'hui, à force de gravir les pentes de l'absurde,
De franchir les sommets de la dérision,
Moi aussi j'ai atteint les nuages...

Et ils pensent à moi les gens raisonnables,
Lorsqu'ils évoquent, avec de petits sourires en coin,
Les hommes qui ont la tête dans les nuages...

Chennevières, le 21 juin 2006